

FEUILLETON DE L'ABEILLE LE FILS DU NAUFRAGEUR

PAR GUSTAVE LE ROUGE

Le navire fut d'abord vidé entièrement de tout ce qu'il contenait.

Puis on essaya de l'arracher de l'état de pierre qu'il enserrait.

Deux chalands, qui formaient un point d'appui, permirent de le dé-rager.

L'avarie de la coque fut provisoirement réparée; et le navire dont les mâts avaient été coupés, et qui paraissait mutilé comme un soldat à la fin de quelque bataille, fut remorqué avec précaution jusqu'au port le plus proche.

Les dames Juiskung, assistées d'un expert, avaient suivi tous les détails de l'opération.

Tout compte fait, il leur restait un peu moins d'une vingtaine de mille francs.

Après y avoir mûrement réfléchi, elles résolurent de se fixer à Plenner, dont le paysage désolé et les cruels souvenirs convenaient à leur douleur.

Dans cette solitude, elles se perfectionneraient dans la connaissance du français et de l'anglais, ce qui leur permettrait sans doute de trouver plus tard quelques emplois, dans une famille ou dans une maison de commerce.

Elles louèrent une maison non loin du Calvaire, en face de la mer, et s'y installèrent sommairement.

C'était une maison d'un seul étage, aux murailles épaisses, aux fenêtres étroites et munies de petites vitres carrées, et qui comportait en tout quatre pièces.

Un jardinier, entouré d'un mur en pierres sèches envahi par la ronce et l'ortie et d'où montaient, jusque sur le toit, des touffes de chèvre-feuille et de climatisés sauvages, donnait à l'habitation un charme tout rustique.

Cette maison, isolée des autres habitations, proche de la mer et du mélancolique Calvaire, presque cachée sous la verdure, plut aux dames Juiskung.

Elle seyait bien à leur pauvreté et à leur tristesse.

Elles ne sortaient presque jamais dans le village, même pour aller à l'église, car elles étaient protestantes. Mais les paysans les respectaient, à cause de leur distinction et de leurs malheurs.

Dès les premiers jours de leur installation à Plenner, Sylvain Bréchal, paré de tout ce qu'il avait pu trouver de plus scandinave comme costume dans sa garde-robe, tint à leur faire ses offres de service.

Il leur évita des démarches ennuyeuses. Mme Juiskung et sa fille acceptèrent avec réserve les avances des comédiens.

Après quelques entrevues elles furent gagnées par la bonhomie un peu prétentieuse et le bon cœur réel de Sylvain Bréchal.

Elles s'aperçurent que, malgré ses manies, il ressentait quelquefois véritablement les nobles sentiments qu'il s'était toute sa vie évertués à bien rendre.

De son côté, Sylvain fut surpris de trouver, chez ces deux étrangères, une connaissance presque approfondie de notre littérature.

De plus, le charme sévère de Mlle Hertha—car elle avait été tout enfant, la marraine du navire perdu—l'attira souvent vers la maisonnette, que garnissait simplement de vieux meubles de chêne achetés aux paysans, et quelques souvenirs.

Hertha venait d'avoir vingt ans. Son épaisse chevelure, d'un blond léger de paille, encadrait un visage d'un ovale parfait.

Ses yeux avaient ce reflet rare, de métal ou de glace, que l'on ne rencontre que dans les pays septentrionaux.

On n'aurait pu reprocher à la perfection de son visage qu'un front un peu trop étroit, un menton un peu trop volontaire.

Sa carnation, d'une pureté merveilleuse, son col arrondi et long, sa traîne frêle, ses hanches et sa poitrine forte, faisaient comprendre ce qu'ont voulu exprimer les prêtres du Nord, quand ils ont comparé les femmes à des cygnes.

Quelle merveilleuse actrice elle aurait fait! songait parfois Mme Léonide Bréchal. Avec une figure pareille, j'aurais tenu des peuples entiers de spectateurs sous le charme de ma puissance tragique.

Raymond, présenté par les Bréchal, était aussi devenu l'un des hôtes des dames Juiskung.

Mais chez lui, dont l'âme conservait de naïfs enthousiasmes, la vue de Mlle Hertha avait produit cette foudroyante impression que l'on attribue jadis à l'Amour.

Elle lui apparaissait une créature d'un autre ordre. Jamais il ne serait entré dans sa pensée de lever les yeux jusqu'à elle.

CUNARD-ANCHOR

Les plus grands, les plus rapides, les plus sûrs navires existants. Excellent traitement des passagers. Il existe un agent dans votre localité ou dans la ville voisine. POUR LA FRANCE, VIA CHERBOURG

LE PETIT BRIN DE BRUYERE

Nous avons publié dans le numéro précédent une très jolie nouvelle de Madame Médard Lemeuhier. Nous savons que nos lecteurs goûteront également celle que nous insérons aujourd'hui dans notre journal, écrite, comme la première, spécialement pour L'Abeille.—Rédaction.

C'était un matin d'automne, un de ces matins où l'aube naissante dore de ses premiers rayons les cimes des arbres et les toits de chaume.

La campagne s'éveillait et déjà retentissait dans l'air les chants des travailleurs matineux.

Sur la grande route, blanche et nue, où les pierres mouillées de rosée semblaient de loin des diamants brillant au soleil levant, une jeune paysanne allait d'un pas alerte qui résonnait sur la chaussée.

Elle pouvait avoir dix-sept ans, pas plus. Elle était fraîche comme le paysage, et si jolie à voir avec sa jupe de cotonnade un peu courte, qui découvrait de fines chevilles et de petits pieds chaussés de sabots jaunes.

Sur son corsage à pois, elle avait épinglé un petit fichu et ses cheveux blonds étaient gentiment relevés sous une mignonne coiffe blanche.

Elle était charmante à regarder dans ce décor matinal. Annette, c'était son nom, s'arrêta, tout à coup, près d'une maison basse. Avant de heurter l'hui, elle prit, en son sein, un petit brin de fleur, une grappe déséchée de bruyère rose. Puis, elle entra.

Et, ce qu'elle vit était triste, triste autant que la campagne était belle, autant que la nature était gaie.

Mais elle s'attendait à ce spectacle. Depuis huit jours, il était le même tous les matins!

Le mobilier de la pièce était simple, mais propre. Au milieu, une table et des chaises. Dans un coin, un lit de campagne d'où s'échappait, de temps à autre, une toux rauque et sèche, qui faisait mal à entendre.

Près du foyer où brûlaient deux grosses bûches, une vieille femme était assise. Des rides, creusaient son visage et ses yeux, las de pleurer, se fermaient malgré elle.

"Ah! Te voilà, ma bonne fille! fit-elle, tout bas, en voyant Annette.

"—Où, Bonjour, mère Jeanne. Allez vous reposer pendant que je suis là, dit Annette, en répondant sur le même ton. Il dort? demanda-t-elle, en fixant ses regards sur l'alcôve.

"—Où, Je n'ai rien de mieux à te proposer, dit Annette. Après avoir dilapidé, par imprudence, un petit bien qu'il possédait, il s'est vu réduit à la triste condition de journalier, moitié paysan et moitié pêcheur. On dit aussi qu'il se livre à la contrebande et au braconnage.

—Chacun se défend contre la misère comme il peut, observa Hertha.

—Et, continua Raymond, ce n'est pas tout, il avait fait de grands sacrifices pour l'éducation d'un fils unique qui avait réussi à obtenir une place dans un ministère. Ce mauvais sujet, qui, parait-il, a tous les vices, vient d'en être chassé, et retombe à la charge de son père. Le père Chouardec, qui me racontait cela hier, l'ayant appris par lettre, en était absolument désolé.

—Mais, reprit Hertha, s'il est intelligent et qu'il soit courageux, il n'y a pas grand mal. En Norvège, nous ne sommes pas habitués, comme vous autres Français, à compter sur une administration du gouvernement pour nous nourrir. Chez nous, chacun exerce son initiative comme il l'entend; et chacun, à moins de mauvais vouloir, se tire toujours d'affaire.

—Ici, répondit Raymond pensif, c'est différent. Un homme qui a perdu sa place ou qui n'en a pas trouvé une avant trente ans, devient un déclassé. Et comme l'esprit d'aventures et le sens pratique ne sont point notre qualité dominante, un déclassé n'arrive jamais à retrouver une autre place dans la société. Il finit presque toujours par le suicide ou l'hôpital.

—Ce que vous dites est affligeant, fit Mme Juiskung.

Après quelques réflexions du même ordre, Raymond prit congé.

Dévoré par une passion grandissante pour Hertha, il regagnait lentement son école couverte de chaume quand, en face de l'unique cabaret de Plenner, il aperçut une figure de connaissance, Anatole Chouardec, qu'il avait fréquenté autrefois, et qui paraissait en proie à une violente excitation causée par l'alcool.

Les cheveux bruns, les traits assez réguliers, mais gâtés par une expression habituelle de canallerie, Anatole eût pu passer pour un assez joli garçon, sans ses façons triviales et le déhanchement qu'il affectait.

Il y avait en lui du garçon de café et du danseur professionnel des bals de barrière.

Son aspect formait un contraste parfait avec celui de Raymond qui, blond et timide, de grands yeux bleus toujours étonnés, des manières gauches, avait quand même, sous ses pauvres habits, cette distinction naturelle que donnent la loyauté et la vie et l'habitude des travaux intellectuels.

Chouardec apostropha vigoureusement l'instituteur.

—Eh! bonjour! cria-t-il.

—Bonsoir, fit froidement Raymond.

—Tu n'entends pas?

Un Grand Compositeur



M. LE PROFESSEUR WEHRMANN Compositeur de Musique qui a été directeur musical de la Société du "Cercle Lyrique."

—Oui, mieux. Presque très bien! Ça va ce matin!

Puis, il ajouta, avec une impatience maladroite: "Tu as apporté la bruyère?"

"Montre... Montre..." Elle obéit. Il prit le brin et pieusement le baisa.

"Annette, reprit-il, j'ai rêvé de toi, toute la nuit! Je te voyais en blanche épouse, l'appuyant à mon bras. Car, tu sais, ma fiancée, fit-il gravement, je te veux habillée comme une dame de la ville, le jour où tu deviendras Madame Pierre Legoff.

—Pierre, tu es fou!

"—Eh! non, je ne suis pas fou du tout! fit-il en s'animent. Je vais me lever aujourd'hui. Nous irons acheter l'anneau des accordeilles que tu n'as pas encore! Puis, nous passerons chez la couturière, chez le coiffeur! Partout où il faudra enfin! Je veux que les bans soient publiés à la grand'messe de dimanche.

—Mais, objecta Annette, ennuyée, tu ne pourras jamais venir à pied à la ville!

—Tu viendras Thomas de venir nous prendre avec la mère et les tiens, à deux heures, cet après-midi. Allons, c'est oui, n'est-ce pas? Supplia-t-il.

—Puisque tu le veux! fit-elle, en cachant sa tristesse.

Il fut donc décidé avec la mère Jeanne, cette promenade à la ville, et Annette partit prévenir ses parents et le loueur de voitures.

Elle achevait de diner à la hâte, quand un gamin entra chez elle et dit: "On demande Annette chez la mère Legoff. Pierre est à l'agonie."

Elle courut d'un trait et arriva comme le docteur sortait. Il la salua et fit: "C'est la fin! Du courage! mademoiselle!"

Pierre, le visage cadavérique, l'appela près de lui: "Ce ne sera pas encore pour cette fois, ma pauvre Annette!"

Ce furent ses derniers mots. Peu après, il expira, tenant dans sa main droite le petit brin de bruyère.

Annette, doucement, desserra l'étreinte du mort, et prit religieusement la fleur devenue sacrée pour elle.

EPILOGUE. Il y a bien longtemps que s'est passé ce récit. Maintenant, Annette est une vieille grand'mère. Mais, elle n'a jamais oublié son pauvre amoureux.

Chaque année, elle porte au cimetière du village, en ce jour d'automne, qui est, pour elle, un anniversaire de douloureux souvenirs, une gerbe de bruyères roses.

Chez elle, à la place d'honneur, sur la cheminée, le petit brin de bruyère est à l'abri du temps et de la poussière, sous un globe de verre.

—Rédaction Médard-Lemeuhier.

LES LOCATAIRES

La nuit de Noël, les logis sont occupés par deux sortes d'individus: ceux qui fêtent au-dessus de votre tête et qui ennuient et ceux qui viendront se plaindre demain—vos voisins d'endessous—que vous les avez empêché de dormir.

A tout hasard, elle avait répondu: "Oui, Pierre." "Veux-tu me l'apporter, ma mon aimée?"

Et, rougissante du mensonge, elle avait promis!

Oh! Qu'il ne se doute jamais, son ami, presque son frère, qu'elle était allée, la veille au soir, chercher ce brin de bruyère tombé au pied d'une touffe de ces fleurs. Elle ne se rappelait même pas le fait dont le souvenir était resté gravé dans le cœur de l'amoureux.

Pour lui faire croire, et c'était facile! que son amour à elle égalait le sien, elle se prêtait, héroïque, à des souvenirs.

Comme elle pensait à ces choses pénibles, les rideaux du lit se soulevèrent. Une voix faible appela: "Annette, es-tu enfin arrivée?"

—Je suis là, Pierre.

Elle releva tout à fait les rideaux. Un homme, au teint livide, les pommettes rouges par la fièvre, se tenait difficilement sur son séant.

"Bonjour, ma bien aimée, fit-il.

"—Bonjour, Pierre, répondit-elle, en assujettissant ses oreillers. As-tu mieux dormi?"

Sports

REVUE DE LA SEMAINE Par Jack Belgie

WIGGINS BAT BURKE Dans un combat de quinze rounds à eu lieu samedi soir, Chuck Wiggins, boxeur poids mi-lourds d'Indianapolis, a battu aux points Martin Burke, boxeur poids mi-lourds de la Nouvelle-Orleans.

LE COMBAT FITZSIMMONS-FOLEY Harry Foley, de Seattle, poids mi-lourds, a obtenu la décision de l'arbitre dans un combat de 15 rounds qui a eu lieu lundi soir, à Pilsbury Garden lorsqu'il s'est rencontré avec Young Bob Fitzsimmons, fils du grand champion poids-lourds "Ruby" Bob Fitzsimmons. Mais la décision de l'arbitre a été longuement huée et d'après la plupart des amateurs de boxe présents on aurait dû, tout au moins, accorder un "draw" à Fitzsimmons. La seule chose qui manque à Young Bob est le "punch." Il est bon boxeur, mais ne frappe pas assez dur.

DANS LES PAROISSES—A THIBODAUX Le Martinez, boxeur de Thibodaux, qui a montré ses capacités dans ses combats récents, rencontrera "Red" Shannon, de la Nouvelle-Orleans, dans un combat de boxe qui aura lieu le jour de Noël à l'Arène de Jackson street.

CARPENTIER PORTE LA MOUSTACHE Un représentant de l'"Auto" a interviewé Carpentier avant son départ pour l'Angleterre où il se rencontrera le 12 janvier avec le boxeur australien Cook. Il a constaté que Carpentier porte maintenant la moustache. Une photographie accompagnant l'article confirme la chose et montre que le champion français a un peu maigri depuis sa récente maladie. Son poids qui était tombé à 160 livres était remonté à 171 lorsque le représentant de l'"Auto" le vit. Carpentier s'entraîne à La Guereche où se trouve la maison de campagne de Descamps.

LA "SWISS CONFECTIONERY" Suisse d'origine, M. Moecklin, propriétaire de la maison Swiss Confectionery, située au numéro 604 de la rue des Français, offre à sa nombreuse clientèle des produits de choix et de qualité supérieure à des prix modérés.

M. Moecklin, travailleur infatigable, se charge de fournir sur commande de superbes pièces montées pour festins, mariages, baptêmes, etc. Il y en a pour tous les goûts.

PIERRE, LE PETIT BRIGAND Il arrive aux enfants des fois d'être brigand. C'était le jour des jours du petit Pierre, car il l'était plus que jamais. Son père lui fit des observations, mais rien n'y faisait. Finalement sa mère lui dit: "Pierre, je crois en vérité que le diable est derrière toi!"

Pierre fit la piroquette plusieurs fois tout en essayant de voir si ce que disait sa mère était vrai.

Puis se tournant vers elle, le gamin lui dit: "S'il est derrière moi, cela ne me fait rien. Mais qu'il ne vienne pas devant moi!"

Une Actrice Française JOUE A LA NOUVELLE-ORLEANS L'actrice éminente française, Rita Jolivet, joue le "leading" rôle dans la grande reproduction cinématographique du drame émouvant de "Théodora" dont les représentations limitées vont avoir lieu au théâtre Tulane à partir de la matinée du jour de Noël.

"Théodora" est une vue cinématographique du drame de l'auteur français Sardou, pièce qu'il préparé spécialement pour Mme Sarah Bernhard, basée sur la romance de la grande impératrice de Byzance qui s'éleva de la place de fille d'un dompteur de lion à celle de la reine d'une nation par l'entremise de l'empereur Justinien et qui sacrifia, en un moment de fureur, tout son pouvoir.

"Théodora" sera représentée deux par jour au théâtre Tulane.

TULANE deux fois par jour a partir de la matinée du jour de Noël

La location des places est maintenant ouverte

Si vous n'allez pas voir "Theodora", il vaudrait mieux que vous vous absteniez d'aller voir toutes autres vues cinématographiques.

Le plus grand spectacle que le monde connaisse

THEODORA PRIX toutes les places sont réservées Soirées: 25c, 50c, 75c et \$1.00. Matinées: 25 et 50c.

LES FETES UNIVERSITAIRES DE MONTPELLIER

C'est à Montpellier que s'est tenu, du 30 octobre au 7 novembre dernier, le Congrès de l'Union Nationale des étudiants de France; 200 étudiants environ, des universités françaises et étrangères, y participèrent.

Cette association englobe toutes les associations générales de France qui veulent s'y faire inscrire. Elle résume les vœux émis par les associations en ce qui concerne les intérêts des étudiants à divers points de vue. Le travail est réparti en différentes commissions: Administration; Questions de vie matérielle; Questions des sports. Ces vœux, émis aux votes des délégués, sont ensuite transmis aux pouvoirs publics.

L'Union nationale est encore pourvue d'un comité parlementaire, comme il convient, et peut aussi avoir des appuis à la Chambre; elle fait voter des subventions réparties en nombre proportionnel à celui des adhérents de chaque association générale.

L'admission des associations d'étudiants à l'Union Nationale n'est pas encore votée en principe. Deux françaises seulement, représentant le Groupe de Lyon, ont été admises au Congrès (ce privilège étant dû à ce que l'association occupe un local, appartenant à la mairie.)

Des délégués étrangers avaient été invités pour resserrer les liens entre les nations amies, et quelques-uns s'étaient déjà rencontrés avec des français, dans les réunions de l'Union Internationale des étudiants, dont la dernière eut lieu à Prague. Parmi les étrangers, on remarquait des jeunes filles suisses, des polonaises, des Tchéco-slovaques, des espagnoles; il y avait des jeunes gens de tous pays, même du Mexique, mais bien entendu pas d'allemands, ni d'autrichiens. La Chine n'était pas représentée non plus.

La première réunion de travail des cinq commissions d'études de l'Union Nationale eut lieu le 30 octobre, à la Faculté de Droit de Montpellier. Elle était présidée par deux députés de l'Hérault. On y discuta les rapports fournis et les vœux émis. Divers vœux furent adoptés.

Un grand banquet fit suite à cette première heure de labeur, banquet fraternel où la plus franche gaieté ne cessa de régner. Le menu et les vins étaient des plus variés et des plus exquis.

Au dessert, au moment où les coupes de champagne s'entrechoquaient, M. Mothe, président de l'Union Nationale des Etudiants de France, dans une chaleureuse allocution, fit part à toute l'assistance de

Richmond, Ind.—"Je vous écris quelques lignes pour vous dire que je dois ma bonne santé et mes forces au "Cardui", dit une lettre de Mme Cora Courtney, 705 rue Dix-septième nord, de cette ville.

"J'étais épuisée au point que ma famille me croyait perdue," écrit Mme Courtney. "Mon mari me supplia de prendre le Cardui, et je ne le pris pour lui faire plaisir, et je ne le regrette pas; car je suis maintenant capable de faire tout mon travail et capable de faire mes emplettes.

"J'ai cinq enfants, dont quatre à l'école, mon mari et un pensionnaire à servir, et je fais tout mon travail pour tous et trouve du temps pour m'amuser. Nous faisons tous des lobanges de Cardui. Chaque femme malade et épuisée devrait prendre le Cardui.

"Je souffrais des maux de reins et de faiblesses dans mes membres. Je pouvais à peine me traîner—épuisée, toujours fatiguée.

"C'était un supplice pour moi d'essayer à faire quelque chose, mais le Cardui me fit tant de bien que je me sens une différente personne.

Si vous êtes dans une condition physique épuisée, souffrant comme cette dame de l'Indiana, essayez honnêtement le Cardui. Il vous aidera.

Cardui est purement un tonique médical végétal pour les malaises féminins, qui a fait des merveilles dans des milliers de cas comme ceux décrits plus haut.

Prenez le Cardui. Votre pharmacien le vend.—Adv.

Restaurant Francais Cuisine Francaise 712 rue Gravier, en face de l'Hôtel St. Charles Table d'Hôte à \$1.00 du 22 décembre HORS D'OEUVRE Canapé Dignora Celeri—Olives POTAGES Potage Windsor Consommé Princesse Filet de sole mariinée anglaise. Pommes Hollandaises Dinde hachée à la madeleine Petits pois potagers SALADE Waldorf Salade DESERT Choix de tarte. pudding. fromage ou crème à la glace Demie-tasse. Repas délicieux préparés par des chefs français Service efficace par des garçons polis Spécialité d'esculents de mer

SHUBERT St Charles Téléphone 7150 A partir de la soirée de Christmas, le 25 décembre, Matinées: lundi (jour férié), mercredi et samedi à 2 heures 15. F. Ray Comstock et Morris Gest présentent La plus belle production du monde par Oscar Asche Musique par Frederick Norton Une extravagance musicale de l'Orient. Comme elle a été présentée 5 longues années au "His Majesty's Theatre" à Londres Quatorze immenses scènes Venant directement de sa seconde période de représentations au Century Theatre à New-York La plus coûteuse production de l'histoire du monde qui ait faite une tournée Prix des places—Soirées, ainsi que les matinées de lundi et de samedi: \$1.00 à \$2.50. Matinée populaire mercredi: 75c, \$1.00, \$1.50 and \$2.00

NECROLOGIE

MARY—Mme Louise Graciette Burot de la Ferrière, veuve du Docteur Armand Mary, Paul E. Mary et Mme Walter Tabrum, est morte lundi, 19 décembre 1921, à l'âge de 86 ans. Elle était native de France.

NICAUD—M. Louis A. Nicoud, époux de feu Félicie Fisse, est mort lundi, 19 décembre 1921, à l'âge de 68 ans.

VILLEREY—M. René Villerey est mort mardi matin, le 20 décembre 1921, à l'âge de 17 ans, des suites d'une blessure reçue accidentellement dimanche dernier.

SPORTS tout ce que l'Université attend des groupements qui l'entourent. Il termina en faisant appel à l'esprit d'union de tous les congressistes, nécessaire à l'idéal commun, la prospérité de la nation française et des nations amies.

Un grand bal dans la salle du Grand Théâtre termina heureusement la journée.

Le prochain Congrès aura lieu à Lyon en avril 1922.

LE LUXE Denise—Mon cher Paul, comme tu as fait une bonne année, veux-tu me donner une douzaine d'œufs pour le jour de Noël?

Paul—Non, ma chérie, je ne suis pas millionnaire; tu devras te contenter d'un collier de diamants.

A VENDRE Par l'Empire Rice Mill Company, Ltd., de la Nouvelle-Orléans, Lnc., de la GRAINE DE RIZ DIGNE DE CONFIANCE.

On Demande Une femme de chambre, blanche, digne de confiance, dans une excellente famille, gages splendides. Téléphonez à Upton 247, ou s'adresser au numéro 5531 avenue St. Charles.

Se Sentait Fatiguée Tout le Temps Une dame de l'Indiana dit qu'elle était épuisée et souffrait des reins. Prenez le Cardui et fut rétablie.

Richmond, Ind.—"Je vous écris quelques lignes pour vous dire que je dois ma bonne santé et mes forces au "Cardui", dit une lettre de Mme Cora Courtney, 705 rue Dix-septième nord, de cette ville.

"J'étais épuisée au point que ma famille me croyait perdue," écrit Mme Courtney. "Mon mari me supplia de prendre le Cardui, et je ne le regrette pas; car je suis maintenant capable de faire tout mon travail et capable de faire mes emplettes.

"J'ai cinq enfants, dont quatre à l'école, mon mari et un pensionnaire à servir, et je fais tout mon travail pour tous et trouve du temps pour m'amuser. Nous faisons tous des lobanges de Cardui. Chaque femme malade et épuisée devrait prendre le Cardui.

"Je souffrais des maux de reins et de faiblesses dans mes membres. Je pouvais à peine me traîner—épuisée, toujours fatiguée.

"C'était un supplice pour moi d'essayer à faire quelque chose, mais le Cardui me fit tant de bien que je me sens une différente personne.

Si vous êtes dans une condition physique épuisée, souffrant comme cette dame de l'Indiana, essayez honnêtement le Cardui. Il vous aidera.

Cardui est purement un tonique médical végétal pour les malaises féminins, qui a fait des merveilles dans des milliers de cas comme ceux décrits plus haut.

Prenez le Cardui. Votre pharmacien le vend.—Adv.